

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 42 (1913)
Heft: 8

Rubrik: Échos de la presse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cipalité étudie un projet d'ordonnance, en vertu duquel la cité serait divisée en zones ; dans chacune d'elles la hauteur maxima des édifices serait déterminée.

Alphonse WICHT, *inst.*

ÉCHOS DE LA PRESSE

Ligues de Bonté. — Elles nous viennent des Etats-Unis. De là, elles se sont répandues dans toute l'Europe. Un Comité central suisse est établi à Genève, sauf erreur, qui s'est intitulé, traduisant trop littéralement la dénomination anglaise, Comité suisse des *Bandes de Pitié*. Pour faire partie de la ligue, il suffit de signer les lignes suivantes : « Je m'efforcerai non seulement d'être bon pour toutes les créatures, mais d'empêcher qu'il ne soit de les molester ou de leur nuire. » Des meetings d'enfants ont été tenus, en Amérique, présidés par des enfants, où des enfants ont parlé, chacun exposant dans quelle mesure il a tenu ses engagements. Les ligues distribuent des images qui indiquent d'une façon vivante comment soigner les animaux et les plantes. Elles vendent des cartes postales où les portraits des animaux domestiques ou familiers sont accompagnés de sentences morales et de conseils pratiques. Voici, par exemple, les remarques d'un cheval tondu de trop près : « Chers maîtres, nous ne voulons pas vous faire une plainte déraisonnable, mais nous vous prions de penser à notre bien-être. Notre nature physique est semblable à la vôtre : nous sommes sensibles au froid. Ne l'oubliez pas, nous vous en prions ; quand vous vous arrêtez, aux jours d'hiver, pour une visite, si courte soit-elle, mettez-nous une couverture sur le dos, afin que nous ne frissonnions pas. Nous vous prions surtout de ne pas tondre la robe que la nature nous a donnée pour nous protéger contre le froid ; quand l'hiver vient, au lieu d'ôter vos habits, vous en revêtez d'autres... » Voilà un cheval bien raisonnable, en effet.

Toutes ces ligues ne se proposent que d'excellentes choses, il va sans dire ; cependant il me semble que tout ce qu'elles demandent rentre naturellement dans l'enseignement moral, dans l'éducation du cœur et de la volonté, que doit donner l'école, comme la famille. Si l'école ne se préoccupe que des examens, tant pis pour elle ; elle ne remplit pas son devoir. Si la famille n'éduque plus, c'est un signe de décadence du sens moral et social qui doit faire trembler ; mais ce ne sont pas les ligues de ce genre qui remédieront au mal. Le seul remède, c'est la réintroduction de la vie chrétienne dans la famille et dans l'école.

* * *

Education morale et nervosité. — « Tout le monde sait, dit dans un récent ouvrage le Dr Grasset, combien les nerveux sont souvent menteurs, inconsciemment d'ailleurs ou tout au moins souvent involontairement. On répète moins classiquement combien ils sont égoïstes et égocentristes ;

mais c'est une vérité tout aussi cliniquement évidente : l'égoïsme et l'égoïsme sont symptômes et causes de maladies nerveuses.

Comme, d'autre part, ces deux défauts sont de ceux dans lesquels l'enfant tombe facilement, on comprend combien il faut le combattre chez les prédisposés nerveux. Plus qu'à tous autres, il faut inculquer à ces enfants prédisposés l'horreur du mensonge et l'amour du prochain. Vous les sauverez de la névrose en faisant des jeunes gens loyaux et sincères, altruistes et dévoués jusqu'au sacrifice. Vous hâterez au contraire le développement de la névrose qui les guette, si vous ne les empêchez pas de devenir des arrivistes et des mufles. De la « carotte » et du « chipage », l'enfant prédisposé risque, si on ne l'arrête pas, d'en arriver au faux témoignage et au vol. C'est bien à ces enfants menacés de névrose que s'appliquent ces recommandations de Maurice de Fleury : « Sachons enseigner à nos enfants la générosité d'âme... Les enfants ont une tendance à ne pas dire vrai, et cela simplement parce qu'ils ne sont pas prévoyants... Je suis convaincu que la vitalité d'un peuple se mesure à son horreur pour le mensonge. » Par cette action sur la formation morale, la prophylaxie des maladies nerveuses devient vraiment la prophylaxie du crime et l'importance sociale de la question apparaît de plus en plus grande. » Le Dr Grasset ne parle que des nerveux. Mais ses conseils sont utiles pour tous.

* * *

Surmenage. — Charcot a dit : « Je ne crois pas beaucoup au surmenage scolaire » et Rabier : « Le surmenage proprement dit est, à l'école secondaire, moins fréquent que certains d'entre vous ne paraissent le croire. » Rénchérissant encore, avec quelque exagération, Bergson s'écrie : « Tendez toujours les ressorts intérieurs, n'hésitez pas à les forcer quand il le faudra et dites-vous bien, quoique le surmenage ne soit pas à la mode, que l'avenir est à ceux qui se surmènent. » Voilà des témoignages de médecins et de psychologues que nous devons retenir. Au reste, le surmenage ne guette point les Suisses romands, à qui la devise est chère : « Il n'y a pas le feu au lac. »

* * *

Une leçon de géographie. — L'instituteur donne sa leçon sur l'orientation. Il indique les points cardinaux, puis les quatre points collatéraux. Il explique ce que c'est que s'orienter. Il parle du soleil, de la boussole, de l'étoile polaire. Puis comme exercice écrit, il fut convenu qu'on dessinerait une rose des vents et une boussole.

« Alors, j'interrogeai quelques élèves; avisant un petit garçon à la mine éveillée, à l'air intelligent, je lui demandai de me donner le nord; je n'obtins pas de réponse. Je ne fus pas plus heureux avec un deuxième, un troisième; ayant remarqué qu'un élève de la première division avait trouvé extraordinaire l'ignorance de ses petits camarades, je le priai de me dire comment la maison qu'il habitait était placée par rapport à l'école; il resta coi, lui aussi.

Je venais d'entendre une leçon de mots qui n'avait pas intéressé les élèves et qui n'avait laissé dans leur esprit aucune trace précise.

Les enfants étaient restés à peu près tranquilles, parce que j'étais là. « Faites sortir les élèves, dis-je au jeune maître, nous allons refaire cette leçon dans la cour. » Les enfants sont placés en ordre sur deux rangs ; ils me font face. Le soleil, déjà bas à l'horizon, apparaît entre les branches aux trois quarts dépouillées d'un vieux marronnier.

Je demande : « Voudriez-vous me faire voir où le soleil va se coucher tout à l'heure ? » — Tous les bras se tendent vers le même point. — « Puisque le soleil va se coucher de ce côté ; c'est le... ? — Couchant, disent vingt voix. — Très bien ; le côté où le soleil se couche est le couchant. — Je demande ensuite successivement à plusieurs élèves de la seconde division de me dire comment s'appelle le côté où le soleil se couche, où se trouve le couchant. Tous me répondent sans hésitation.

J'ajoute alors : « Montrez-moi de quel côté le soleil s'est levé ce matin. » Quelques-uns hésitent ; beaucoup cependant me montrent l'est. Je donne ici les mêmes explications et je pose les mêmes questions que précédemment.

Tous maintenant savent où se trouvent le levant et le couchant ; continuons notre leçon. La bise qui souffle détache les dernières feuilles du marronnier et les emporte au loin. J'interroge : « Comment appelle-t-on le vent qui souffle aujourd'hui et qui est presque froid ? — La bise. — Est-ce qu'on ne l'appelle pas autrement ? — Le vent du nord. — Montrez-moi d'où vient le vent du nord. — De là, Monsieur ; et les bras sont tendus vers le même point. — Alors, comment appelle-t-on le point d'où vient le vent du nord ? — Le nord, s'écrient tous les enfants.

Le vent du midi, le « vent de la pluie », comme on l'appelle, aussi connu des enfants que la bise, nous sert de la même manière à trouver le midi.

Maintenant, je vais voir si tout le monde a bien compris. Je commande : « Tournez-vous tous du côté du couchant, du nord, etc. » Les enfants obéissent avec ensemble. — « Marchez vers le nord... » — Aucune hésitation. Je dis encore : « Regardez le midi. Tendez les bras. Qu'avez-vous devant vous, à droite, à gauche, derrière vous ? » Tous répondent sans hésiter.

Je manifeste mon contentement et ajoute : « Nous allons faire un jeu bien amusant. Rangez-vous tous dans ce coin ; ne faites pas de bruit ; l'un de vous va se rendre avec moi au fond de la cour : je lui banderai les yeux et il faudra qu'il vienne rejoindre ses camarades sans hésiter ; qui veut venir ? » Je choisis un grand garçon de la première division, l'emmène avec moi à vingt pas, et, lui ayant bandé les yeux avec son mouchoir, je le fais tourner trois ou quatre fois sur lui-même, puis, « Allez ! » — Il ne sait de quel côté se diriger. Ses camarades s'amuse de son hésitation. « Voyons, lui dis-je, n'avez-vous rien qui vous serve à vous orienter, c'est-à-dire à trouver de quel côté sont vos camarades ? Ne sentez-vous pas le vent ? — Ah oui ! j'ai compris, et, lentement, il tourne sur lui-même afin de se rendre compte d'où vient la bise, puis il marche sans hésiter vers le groupe des autres élèves.

Tous les enfants voudraient maintenant se diriger, les yeux bandés, avec la bise. Tous comprennent ce que c'est que *s'orienter*. Ils comprennent comment, s'ils étaient perdus, la nuit, dans la plaine, ils pourraient revenir à la route qui se trouve au nord. » Mais, me dit un petit garçon,

comment ferait-on pour s'orienter, si la bise ne soufflait pas ? « — J'explique alors le rôle de la boussole et de l'étoile polaire. Je montre la boussole du musée scolaire et je dis que l'instituteur montrera après souper l'étoile polaire à tous ceux qui voudront venir à l'école après souper... »

Note d'un inspecteur en tournée, dans le *Manuel général*.

* * *

L'envahissement des carrières pédagogiques par les femmes aux États-Unis est tel qu'un correspondant de l'*Educational Review* se demande non sans inquiétude, si le jour n'est pas bientôt venu où elles expulseront définitivement leurs collègues masculins des classes. Après avoir montré l'influence desséchante de la vieille fille dégoûtée d'elle-même et du monde, après avoir été, plus jeune, l'éducatrice parfaite, ce correspondant prétend que pour la formation d'une race forte et l'élévation de la culture, un pays a besoin de recourir à des pédagogues masculins. — Au reste, nous ne nous mêlons pas de trancher cette épineuse question.

* * *

Ecoliers et bafouillage. — C'est le titre que devrait porter un excellent article de M. Dugas dans l'*Education*. Il donne à la crise du français une cause que l'on n'a guère mise en relief, mais à qui j'attribuerais volontiers une importance considérable. Elle a d'ailleurs été indiquée par M. de Labriolle dans une conférence qu'a publiée la *Revue de Fribourg*, avant que la fameuse « crise » ait été inventée. C'est l'avance des idées que l'on propose aux enfants sur le développement de leur intelligence ou, pour nous servir d'une heureuse expression de M. Michel Bréal, « l'intelligence de l'enfant est en retard sur la formule dont il se sert ». Les écoliers acceptent docilement et sans contrôle l'enseignement qu'ils reçoivent, le retiennent sans le comprendre, uniquement appliqués à en répéter les termes. « Si donc on les soumet à un enseignement encyclopédique, si on leur fait apprendre, en même temps, toutes les sciences : histoire, histoire naturelle, sciences proprement dites, langues, etc. ; si on les promène de l'une à l'autre sans leur laisser le temps de respirer, de se recueillir ; si on les étourdit, les lasse et les rebute, comment veut-on qu'ils échappent à la confusion qui résulte de l'encombrement du savoir et aux non-sens, aux contresens qui résultent de cette confusion ? Comment les écoliers échapperaient-ils au galimatias ? N'y sont-ils pas condamnés ? Le bafouillage, qui traduit la confusion des idées, n'est-il pas une nécessité de leur état ? On ne leur reconnaît pas le droit d'ignorer rien ; on leur demande compte, non de ce qu'ils savent, mais de ce qu'ils devraient savoir, on les oblige à apprendre au delà de leur pouvoir et à traduire tout ce qu'ils ont appris ou sont censés avoir appris : on leur demande de faire preuve de docilité, de bonne volonté, à défaut d'intelligence ; on leur permet de ne rien dire de sensé, ou ne leur interdit que de se taire, que de garder le silence respectueux d'une ignorance qui se connaît. N'est-ce pas les acculer à la nécessité du verbiage, leur en donner l'habitude, leur en ôter la honte ? Le galimatias (et c'est à quoi je ramène la crise du français) est donc l'effet d'un enseignement mal compris, qui alourdit, abêtit les esprits, les remplit de notions si confuses que le langage se refuse à les rendre. Une civilisation peut-être si avancée qu'il

ne se trouve plus de cerveaux pour la porter ; un enseignement, de même, si savant ou seulement si chargé qu'il ne trouve plus de têtes pour le recevoir, sinon à l'état de bric-à-brac, dans une confusion sans nom. La crise du français nous avertit que nous en sommes là, que l'enseignement ne répond plus à son objet, qu'il n'est plus une « nourriture », mais une intoxication des esprits. »

Ce sévère jugement porte surtout sur l'enseignement secondaire français. L'école primaire est-elle indemne de tout reproche à cet égard ?

E. DÉVAUD.



BIBLIOGRAPHIES

A. PERRIARD, inspecteur scolaire. **Petit Manuel de Connaissances civiques.** La II^{me} édition de cet excellent ouvrage vient de paraître. Nous y retrouvons les qualités qui caractérisaient déjà la première édition. L'auteur a su condenser, dans une centaine de pages, toutes les matières qui, sous la rubrique « Branches civiques », figurent au programme du cours de perfectionnement. Cette précieuse publication, qui est le complément du *Guide des recrues*, comble les lacunes que nous constatons dans les II^{me} et III^{me} degrés du *Livre de Lecture*. La partie géographique est tout particulièrement soignée. Ce ne sont plus des nomenclatures sèches et arides. Dans des voyages pleins d'agréments, l'auteur nous fait voir les beautés de notre pays. Il met sous les yeux de l'élève un certain nombre de notions appartenant à la géographie humaine. C'est ainsi, du reste, que, de nos jours, on comprend l'enseignement de cette branche. En plus, les statistiques des populations ont été revues d'après les derniers recensements. La partie historique présente, en vingt-cinq pages, la quintessence des matières exigées dans les examens de recrutement. C'est court, mais c'est bien suffisant, et nous prédisons, d'ores et déjà, l'obtention de la première note au jeune homme qui posséderait ces connaissances. Dans un recueil comme celui-ci, l'instruction civique ne saurait consister qu'en des énumérations plus ou moins arides. Pourtant, M. Perriard a su rendre ces dernières moins indigestes et par là même plus assimilables. Aussi, nous ne doutons pas que cette seconde édition ne rencontre un accueil aussi favorable que la précédente.

F. MARADAN.

* * *

Le **Livre de Lecture** pour les écoles primaires du canton de Fribourg renferme, dans sa dernière édition ¹, une série de lectures consacrées à l'histoire suisse, que nous tenons à signaler, car, à notre avis, elles constituent un véritable progrès.

Une brochure récente ², et qui fit quelque tapage, a mis en lumière ce qu'il y a d'insuffisant dans notre éducation nationale. En ce qui

¹ Benziger, Einsiedeln, 1912.

² R. Falts : *La culture nationale à l'école*. Lausanne, Payot, 1912.